

Bertrand : Littérature valaisane
1941 contemporaine

PA
8635

Bibliothèque Cantonale du Valais
Sion

Don de l'auteur

Médiathèque VS Mediathek



1010805697

PA 8635

avec les compliments
de l'auteur
/ P. Furrer

LA LITTÉRATURE VALAISANNE CONTEMPORAINE

A mon cher ancien professeur d'Humanités
le Rd Chanoine A. Moret

Une Vaudoise, amie sincère du Valais, Marie Trolliet, plus connue sous le pseudonyme de Mario***, peignée des préventions répandues sur son compte, publiait en 1885, dans la *Bibliothèque populaire de la Suisse romande*, un article sur la littérature en Valais : deux mots qui alors semblaient se heurter plutôt que s'accoupler ; le Valais passait encore pour la terre classique du goître et du crétinisme ; que pouvait-il en sortir de bon ?

Mario*** avait l'enthousiasme si facile, si indulgent, que sa réhabilitation frisait l'apologie et l'apothéose et allait à fin contraire de son but. Il est certain qu'un canton pauvre, isolé, exclusivement agricole et pastoral, comme l'était le Valais il y a soixante ans, ne pouvait rivaliser avec ses frères romands, d'autant plus que deux cinquièmes de sa population parlaient allemand. A l'appui de sa thèse, Mario*** ne citait que les noms du P. Furrer, auteur d'une *Histoire du Valais* (1857) (elle oubliait le chanoine Boccard à qui l'on doit la première *Histoire du Valais* en 1844, et surtout le chanoine A.-J. de Rivaz), les poètes

Ch.-L. de Bons et son fils Roger, Louis Gross, Armand de Riedmatten, traducteur de *Faust*, et la « Société helvétique de St-Maurice ».

J'étais encore au gymnase quand les pages de Mario^{***}, l'aperçu sur les sciences et la littérature qu'Hilaire Gay annexa à son *Histoire du Valais* (1888), la notice d'Alphonse Sidler sur les poètes valaisans (1898), me tombèrent sous les yeux. L'*Anthologie des Poètes valaisans* de feu Henri Bioley ne parut que plus tard (1904). Ces divers témoignages n'aboutissaient qu'à mettre en relief notre indigence, réelle ou apparente.

Comme mon père était alors abonné à la *Semaine littéraire* et à la *Bibliothèque universelle*, que je lisais avidement, j'éprouvais un sentiment de confusion, d'humiliation, à voir mon canton occuper une place aussi insignifiante dans les lettres romandes. N'en étions-nous pas réduits, comme organes littéraires, au *Journal du Dimanche*, supplément dominical de la *Gazette du Valais*, à l'éphémère *Valais romand* (1897-98) qui ne rapporta à son fondateur, Louis Courthion, que déboires et désillusions, et aux *Echos* du Collège de St-Maurice ? Ah ! certes, nous étions sevrés, « rationnés », comme on dit aujourd'hui, et le chaleureux plaidoyer de Mario^{***} ne devait pas modifier les appréciations des historiens littéraires Gaullieur, A. Daguet¹, V. Rossel et Ph. Godet.

Était-ce possible que nous fussions aussi dépourvus, ignares, arriérés, qu'on le prétendait ? Frais émoulu du collège, je m'attelai à des recherches sur le *Valais intellectuel* que je publiai d'abord sur le conseil du bon Paul Pignat, dans le *Journal du Dimanche* (1901-02). Ah ! ma fierté d'allonger de quelques centaines de noms les listes précédentes ! Pendant mes études à Lausanne (1905-07), la fréquentation assidue de la Bibliothèque cantonale vaudoise me permit de compléter mes notes et je pus ainsi envoyer à l'Exposition cantonale à Sion en 1909, une compilation « revue et augmentée » que le Conseil d'Etat me fit l'honneur d'éditer.

¹ Dans sa « Revue des principaux écrivains de la Suisse romande », parue dans la *Bibliothèque universelle* de 1857, celui-ci ne signale que deux hommes de lettres au Valais, un poète et un historien.



Aujourd'hui, quand je contemple ce volume qui représentait sans doute beaucoup de peines et d'efforts et des prodiges d'ingéniosité (car les ressources financières d'un étudiant sont toujours inférieures à ses désirs et à ses appétits), et dont le mérite principal réside dans une impression impeccable, due à Jules Couchoud, je rougis d'avoir manqué la cible, d'avoir, moi aussi, étalé moins notre richesse que notre dénuement, et cru naïvement que la culture d'un peuple se mesure au nombre des œuvres imprimées. Depuis lors, j'ai pu me rendre compte de tous les trésors inédits enfouis dans les bibliothèques de couvents et de particuliers, et surtout dans les archives de la famille de Rivaz, à Sion. A la vérité, le seul fait d'avoir produit des hommes tels que Matthieu Schiner ; des humanistes comme Thomas et Félix Platter ; des ingénieurs-inventeurs comme Pierre et Isaac de Rivaz ; des théologiens, tel le P. Binner ; Et. Venetz, le pionnier de la théorie des glaciers ; César Ritz, le rénovateur de l'hôtellerie moderne ; le Dr Guglielminetti, dit le Docteur Goudron, — constituerait un titre suffisant à la considération et à l'estime. Mais en littérature ou en sciences, comme dans d'autres domaines, on aime que la quantité accompagne la qualité et qu'une génération ne contraste pas trop vivement avec celles qui l'ont précédée ou suivie.

Grâce à Dieu et à quelques magistrats clairvoyants, le Valais a fait depuis trente ans des progrès réjouissants. Il a atteint un niveau honorable et, en toute équité, il n'a plus rien à envier ou à emprunter aux autres cantons. Il peut vivre de son propre fonds et parler au passé de sa réputation de membre pauvre et « mal dégrossi » de la grande famille helvétique, puisqu'il est admis « qu'un peuple sans littérature est un peuple muet parmi les autres peuples ».

Comme sa nature et son climat, l'histoire du Valais abonde en constatations curieuses, voire paradoxales.

Au cours du XIX^e siècle, trois de ses magistrats, titulaires du Département de l'Instruction publique, furent des lettrés : Ch.-L. de Bons, L.-L. de Roten, Henri Bioley. Leurs goûts personnels auraient pu tirer un meilleur parti, semble-t-il, de l'accalmie survenue dans les luttes politiques et de l'amélioration économique consécutive à l'ouverture de la voie ferrée. Leur passage à l'administration

cantonale coïncide avec de notables progrès, surtout dans l'enseignement primaire, et avec la fondation des sociétés suivantes : *Société scientifique valaisanne*, *Murithienne*, *Société d'Histoire du Haut-Valais*, *Société helvétique de St-Maurice*, préparant le terrain aux initiatives privées.

Mais seules les familles aisées et patriciennes, et le clergé, qui n'ont pas trop à batailler avec les difficultés matérielles et peuvent compter sur un cercle minimum de lecteurs, s'intéressaient aux lettres d'une façon suivie. C'est ainsi qu'aux noms cités par Mario^{***}, nous pourrions ajouter ceux d'Auguste Bruttin, de Maurice et Alfred Besse des Larzes, de L.-L. de Roten, de l'abbé P.-J. Kämpfen, des PP. Capucins Paul Amherdt et L. Burgener, de O. Perrolaz, des poètes Jules Gross et Ch. In Albon, victimes de leur excessive facilité, et surtout de Louis de Courten.

Le premier villageois bas-valaisan qu'un instinct irrésistible poussa dans la carrière littéraire, Louis Courthion (1858-1922), ne s'y enrichit pas, loin de là, et dut chercher dans le journalisme des moyens d'existence.

Précisément, le cas de L. Courthion, qui avait du talent à revendre et que brûlait le feu sacré, suggère quelques réflexions et souvenirs que je crois opportun d'exposer.



Parmi les Valaisans notoires que je citais tout à l'heure, des Schiner et des Platter aux Ritz et aux Guglielminetti, l'élément haut-valaisan prédomine nettement. Et pourtant, les dixains supérieurs sont plus pauvres, plus isolés, plus réfractaires aux progrès que les inférieurs. A quoi tient cette anomalie ? D'abord au fait que, pour donner à leurs facultés latentes un tel développement, un tel épanouissement, ces hommes ont dû quitter leur vallée natale où ils auraient végété comme leurs compatriotes restés au pays, et qu'ils ont été servis par les circonstances ou une chance exceptionnelle. Il suffit de voir le nombre élevé de Jésuites d'origine haut-valaisanne à qui l'activité était interdite en Suisse et qui se sont illustrés à l'étranger. Ensuite, au fait que les Bas-Valaisans, pourtant plus éveillés et plus industriels, furent sujets pendant plus de trois siècles, donc entravés dans leurs mouvements, et que la fréquentation des académies et autres hautes

écoles, alors en majorité protestantes, — seule porte ouverte sur le monde extérieur, — était sévèrement interdite par un arrêté de la Diète de 1604.

A part ces raisons d'ordre régional, il en est d'autres, communes à tout le canton. Ici, plus qu'ailleurs, le peuple devait arracher littéralement sa subsistance à un sol maigre et avare et lutter contre les éléments hostiles. Quant au patriciat, il trouvait un débouché dans les services capitulés où les places d'officiers lui étaient réservées. L'empreinte de l'esprit de cour qu'il en rapportait le confinait dans son milieu. Les fonctions de châtelain, de banneret, de gouverneur qui leur revenaient d'un droit plus ou moins héréditaire, et la surveillance de leurs terres, accaparaient les loisirs de la grande partie de ces retraits. Car chez nous, moins qu'ailleurs, la poésie et la littérature en général ne nourrissent pas leur homme. L'un de nos meilleurs auteurs n'écrivait-il pas avec raison :

Le poète est déchu dans le siècle où nous sommes,
Jamais à ses regards l'opulence n'a lui ;
Son air est si piteux que de fort loin les hommes
Le regardent passer en se riant de lui.
Dans cet âge sans foi, la poésie est morte,
La politique et l'or sont les dieux adorés ¹.

X

Le musicien Bruzzèze, le poète Dirac ² et, récemment, le sculpteur Marclay ont même connu la misère.

Et puis, écrire pour qui ? La lecture ne s'est répandue dans notre peuple qu'à partir de 1830, grâce aux libelles politiques et à l'apparition des premiers journaux. Mais la liberté de la presse, introduite dans la Constitution du 30 janvier 1839, disparaissait déjà de celle du 3 août suivant pour ressusciter dans celle du 10 janvier 1848. La censure officielle ou épiscopale s'étendait à tous les imprimés importés en Valais, et à l'intérieur de celui-ci, rien ne sortait de presse sans une permission supérieure.

En 1832, un colporteur qui vendait un tableau synoptique de l'histoire suisse, parfaitement anodin, put débiter impunément ses exemplaires à St-Maurice et à Martigny.

¹ Louis Gross, *Gerbes poétiques*, 1882.

² Qui écrivait à son tour :

Je sais bien que la pauvreté
Est le destin du vrai poète.

Mais à Sion, il fut arrêté par les gendarmes qui lui donnèrent à choisir entre la cessation immédiate de la vente ou l'expulsion du canton.

On n'a pas oublié qu'en 1900, feu Mgr Abbet publiait son mandement de Carême contre des quotidiens de Genève et de Lausanne, même des neutres.¹ Mon ami, feu Maurice Gabbud, un passionné de lecture, me racontait qu'en cette même année, au cours de la retraite préparatoire à la Première Communion, le curé de Bagnes avait recommandé à ses petits catéchumènes de lui remettre *tous* les livres qu'ils trouveraient dans leurs familles. Ce fut un assaut de zèle à qui en apporterait le plus. Ceux qui ne présentaient pas un caractère moral ou religieux furent l'objet d'un impitoyable autodafé. Le même cas me fut signalé à Salvan.

Cette hantise des mauvais livres et des mauvais journaux a certainement contribué, en vertu du principe : « Dans le doute, abstiens-toi », à réduire encore la velléité d'écrire chez les uns, d'acheter et de lire chez les autres.

Aux facteurs *ignorance* et *méfiance* s'en ajoute un troisième : *l'indifférence*. Deux simples exemples suffiront à illustrer cette mentalité négative qui régna dans la vallée du Rhône jusqu'à la première guerre européenne.

En 1897, Louis Courthion publiait ses *Veillées des Mayens*, premier recueil romand de légendes valaisannes. Deux mois après la mise du volume en librairie, il s'était vendu plus d'exemplaires dans la seule ville d'Yverdon que dans tout le Bas-Valais !

Des archéologues étrangers visitaient le trésor et le musée d'un de nos monastères de réputation mondiale sous la conduite du chanoine B. Ils félicitèrent le supérieur : « Monseigneur, vous avez certainement plusieurs savants de la valeur du chanoine B. dans votre couvent ? » La réponse les stupéfia : « Un seul suffit », et cependant aucune arrière-pensée malveillante ne se cachait sous ces trois mots.

Et comment passer sous silence le rôle que la politique ardente¹ a joué dans la fixation des valeurs ? Une œuvre était déclarée d'or ou de billon selon la teinte de

¹ Je n'ai pas à rappeler les sanglantes guerres civiles de 1840, 1843, 1844, 1847.

son auteur et tantôt saluée par les trompettes et les orgues, tantôt étouffée dans l'œuf par la conspiration du silence. Quoique la trêve des partis ou la « collaboration », signée en 1937, ait mis fin à cette étrange mentalité et que nos organes de tendances diverses affectent aujourd'hui de signaler objectivement les productions des uns et des autres, le procédé de l'encensement ou du sabotage systématiques a persisté trop longtemps pour qu'on ne l'enregistre pas. Ses amis et ses partisans proclament un auteur incomparable, prodigieux, sublime. Le naïf croit que « c'est arrivé ». Mais le public est souvent sourd à ces boniments intéressés ; les feux de la rampe ont tôt fait de brûler les ailes du nouveau phénix et le monde des aigris s'augmente d'une unité. Une récente historiette vous édifiera à ce sujet. Il y a une dizaine d'années, un politicien d'un village du Centre qui avait déniché, je suppose, un dictionnaire de rimes, pondit coup sur coup deux volumes de vers d'une banalité patente, mais que le Département de l'Instruction publique n'en subventionna pas moins. La presse conformiste salua, en termes dithyrambiques, l'apparition de ce nouvel astre au firmament valaisan. Malheureusement pour lui, le poète-politicien quitta le bercail officiel pour endosser une chemise à la mode de je ne sais quelle couleur. Immédiatement, ce génie fut relégué dans un oubli absolu. On n'en parla plus, et ses deux ou trois volumes « en préparation » attendent un changement de régime pour voir le jour.

Cet état de choses s'est prolongé jusqu'au moment où la critique, étrangère au canton, s'est plu à souligner le mérite de quelques auteurs de la nouvelle génération. Il parut alors de bon ton de ne pas passer pour des Béotiens aux yeux de nos Confédérés. Des librairies purent s'ouvrir dans nos différentes villes sans risquer la banqueroute.

Je referme enfin une bien longue parenthèse.



En 1913³ entra au Conseil d'Etat un homme jeune encore, mais conscient des progrès, des améliorations dont le canton était susceptible, et, ce qui est mieux, décidé à les réaliser. Et voilà le paradoxe que je tenais à rele-

ver. C'est à l'animateur, au rénovateur de notre agriculture, préposé au dicastère de l'Intérieur et non de l'Instruction publique (loin de moi l'intention de contester ou de diminuer les mérites des chefs de celui-ci, en particulier de MM. Burgener et Pitteloud), que nous devons indirectement notre développement intellectuel parallèle au développement économique et social. Entendons-nous. La pauvreté engendre la timidité, la nonchalance et l'ignorance. En améliorant le sort du vigneron, du paysan et du montagnard, en leur multipliant les possibilités de s'organiser et de s'instruire, en leur facilitant, par la construction de routes, la vente de leurs produits et la fréquentation des collèges et des écoles secondaires et d'agriculture, M. Maurice Troillet modifia leur mentalité, leur inspira un sentiment de confiance et cette assurance, cette fierté qu'ils représentent l'élément actif, sain et fort du pays. L'accroissement général de l'aisance privée, des conditions d'existence plus commodes, plus confortables, plus hygiéniques, un roulement d'affaires et de numéraire décuplé, la conviction qu'on pouvait aller à la ville sans y exposer sa foi ou sa vertu, ces diverses raisons expliquent — et je ne crois pas me tromper — les progrès relativement récents de la littérature d'imagination en Valais. Car jusqu'alors les esprits harcelés par le souci du *primum vivere* étaient portés, quand ils en avaient les dispositions et les moyens, plutôt vers les sciences positives : histoire, sciences naturelles ou mathématiques.

Nous comprenons mieux ainsi la transformation, le déplacement survenus dans le tableau des représentants les plus qualifiés de notre littérature actuelle. A l'exception d'un ou deux citadins ou néo-citadins : Jean Graven, de Sion, André Closuit, de Martigny, Pierre Courthion établi à Paris et à Genève, la génération de nos écrivains contemporains est constituée par d'authentiques montagnards, émigrés depuis quelques années en plaine et gardant des attaches étroites avec le berceau de leur famille : Maurice Zermatten de St-Martin, Lucien Lathion et Marcel Michelet de Nendaz, Albert Maret et Alphonse Mex de Bagnes, Gaspard Darbellay et Charles Dénier de Liddes, Marc Pont de St-Luc, Adolphe Fux de Grächen, etc... Sans renier leur modeste origine, la plupart n'ont pas eu de

peine à s'acclimater au bas-pays et à devenir de parfaits citadins. L'on pourrait même reprocher à l'un ou l'autre d'avoir versé dans le sens contraire, et de trop figoler son style, alors que la spontanéité, le naturel, et même la gaucherie et la rudesse, en relèveraient le charme et la saveur. C'est un grand tort de vouloir imiter le prétentieux écolier limousin de Rabelais qui « dédaignait l'usage commun de parler ». Nous leur devons par contre un bon point de s'être, pour la plupart, affranchis de la mièvrerie, de la fadeur, de la convention et de la pruderie qui caractérisaient trop certains de leurs aînés, de faire montre d'originalité, de vigueur, de virilité.

Nous avait-on assez rassasiés de ces jouvenceaux languissant dans l'attente de leur belle, ou de ces pastoureaux, plus innocents et plus bêlants que leurs agneaux ! Il y a une belle distance, avouons-le, entre *Edelweiss* de Mario*** et le *Jeune Suisse* de Louis Courthion. Il y en a une plus considérable entre les romans de Jules Gross et ceux de Charles Dénier. Il y a un abîme entre *Ames de paysans* de Duruz et la *Colère de Dieu* de Zermatten. Le Valaisan, « âpre et dur comme ses rochers », selon l'expression d'un empereur germanique, est un homme comme les autres, avec des qualités et des défauts, peut-être plus accentués, tenant au climat et à la nature du sol. Pourquoi faire de la vallée du Rhône une miniature de paradis terrestre peuplé de saints et de béats, alors que son passé est tissé de plus de drames que d'idylles, et qu'on y échange autant de coups, de menaces et de grivoiseries que de baisers, de caresses et de *grüss Gott* ?

Il était temps qu'on le dépeigne tel qu'il est et nos jeunes l'ont compris. Mais hâtons-nous de faire leur connaissance.

Maurice Zermatten

Il y a cinq ans, personne ne parlait de lui, et le voilà à 30 ans déjà, après avoir mis les bouchées doubles et brûlé les étapes, hissé sur le pavois de la renommée. Lui qui en 1935 écrivait dans les *Cahiers valaisans de Folklore* un article sur la sorcellerie au val d'Hérens, dut avoir pour marraine et protectrice une bonne fée qui écarta de son berceau les charmes maléfiques et le combla de tous les dons de l'esprit et du cœur. De tant de succès

remportés en un temps record, d'autres seraient grisés, éblouis ; loin d'en tirer vanité, il reste modeste, naturel, réservé et toujours souriant ; et ce n'est pas là son moindre droit à notre estime.

Né à St-Martin en 1910, Zermatten commença ses études à l'Ecole normale d'Hauterive pour les continuer à l'Université de Fribourg. Il eut ici la bonne fortune de compter parmi ses maîtres Gonzague de Reynold qui le prit en affection. Il préparait sous sa direction une thèse sur la poésie romande, lorsqu'en 1935 la place de professeur d'histoire et de littérature au collège de Sion lui fut offerte.

A un âge où l'on tient à jouir de la vie, il mène de front l'enseignement et la production personnelle. Les articles dans les périodiques alternent avec les conférences, les pièces de théâtre succèdent aux contes et aux romans. Il est même rédacteur de la revue *En Valais*, journal de tourisme. Où prend-il donc le temps de manger, de se reposer, de se documenter ? Pendant les vacances, il fauche ses prés et sarcle ses champs, là-haut au village natal — dont il fut conseiller ! — ou fait du service militaire — ne vient-il pas de gagner ses galons de capitaine ? La fatigue, l'effort, l'énervement, le surmenage, cette excuse si valaisanne, il ne connaît pas ça. Ah ! vraiment, il est né sous une bonne étoile, à moins qu'il n'ait découvert quelque recette cabalistique, quelque herbe merveilleuse comme l'*herba moua* qui maintient la santé et revivifie les organes épuisés ?

Cas rare : chez Zermatten, la fécondité ne porte pas préjudice à la qualité et l'expérience de la vie en précède l'apprentissage.

L'énumération de ses œuvres est moins une bibliographie qu'un palmarès : *Le Cœur inutile* (1936), *Le Chemin difficile* (1937), *Contes des Hauts-Pays du Rhône* (1938), *Nourritures valaisannes* (1938), la *Toile d'araignée*, pièce de théâtre (1938), le *Jeu du balai* (1939), *La Colère de Dieu* (1939). Il a de plus en chantier un drame lyrique, *Thomas ou les mains pures*, qui sera joué à Sion en mai prochain, un volume sur Rainer Maria Rilke¹, un ou deux romans, etc.

¹ Qui vient de sortir de presse (F. Rouge, Lausanne).

Si notre jeune écrivain s'est rapproché d'emblée de la maîtrise, il ne tardera pas à l'atteindre dans sa plénitude, quand la pratique aura mûri et épuré son prestigieux talent. Personne n'a fouillé comme lui les replis du cœur de ses compatriotes ; personne n'en a décrit avec un tel raffinement toutes les ardeurs, toutes les faiblesses, toutes les passions ; personne n'a saisi comme lui les nuances et les contrastes infinis de la nature valaisanne. Tout au plus pourrait-on lui reprocher — le vrai riche étant rarement prodigue — de céder parfois à son exubérance et de submerger sons un déluge de dissections d'états d'âmes ou de paysages la trame de ses récits, l'accessoire distrayant du principal.

Mais au fait, une personnalité de son envergure ne doit être jugée que par ses pairs. Laissons-leur la parole :

« La race valaisanne fait entrer par votre instrument son histoire et ses mœurs dans le domaine de l'élégance littéraire » (J.-B. Bouvier).

« Son pays, il nous le restitue dans sa violence et dans son âpreté, mais aussi dans la tranquillité de sa force et la douceur de ses apaisements » (André Marcel).

« Il a su écouter la voix de son pays, la voix de sa terre et de ses gens. Il a su leur faire parler leur vrai langage, il a su exprimer leurs sentiments les plus délicats, leurs passions les plus véhémentes. Il a su voir le bon et le mauvais des choses et des hommes. Il a employé des couleurs valaisannes pour les peindre. Dans chacune des œuvres du jeune écrivain, on voit l'âme de son pays surgir davantage » (Maria Poliakowa).

« Qu'il écrive ou analyse, noue ou dénoue une crise, l'auteur du *Chemin difficile* ne se départit jamais d'un style délicat, aux souplesses de pastelliste. Son impressionnisme vivant est souvent rehaussé de cadences, de traits de force qui révèlent des possibilités croissantes de beauté, de puissance, de profondeur. Et c'est sans une faute de goût, avec cette distinction d'âme qui le caractérise que l'écrivain dégagé de toute influence traduit avec perspicacité la vie intérieure et passionnelle de ses personnages » (Louis Buzzini).

Je m'en voudrais surtout de ne pas reproduire quelques commentaires de Jean Graven à qui la conformité de goûts, de talent, de race, confère l'autorité de parler dignement de son émule :

« Maurice Zermatten a, au suprême degré, les qualités de sa race : la force volontiers violente et la malice volontiers acérée, mais il a aussi, qualité plus rare chez notre peuple, à l'ordinaire

fermé, replié sur lui-même, pudique de ses sentiments et avare de ses mots, une facilité merveilleuse à s'exprimer. Et de ces deux cordes, celle d'airain et celle de concert champêtre, il tire avec la plus souveraine aisance le pathétique et le plaisant.

« Maurice Zermatten est un vrai conteur, un vrai romancier ; il a le don d'observation et le don de vie ; il sait créer des personnages, les animer, les faire agir et parler, en faire des êtres de chair et de sang. Il a le naturel et l'émotion... Il a le sens du mystère humain, le don de fiction et celui des images ; il sait appréhender sur l'écorce souvent terne des choses quotidiennes ce qui fait leur grandeur et leur durée, leur âme, le secret reflet de leur lumière divine, ce qui les relie à l'éternel... Il a enfin le don du rythme et du style... En vérité, tous les dons majeurs, je crois que cet heureux auteur les possède. Son jeune art répond aux deux canons immortels de l'art, tels que les a définis Goethe : Poésie et Vérité. »

Pierre Courthion

Une personnalité aussi marquée que Louis Courthion ne pouvait pas ne pas déteindre sur son fils Pierre, mais sous une forme sensiblement différente. Car, né (1902) et élevé à Genève dont il fréquenta l'Université et l'Ecole des Beaux-Arts, avant de se perfectionner à Paris et à Florence, Pierre Courthion eut, sur son père, l'avantage d'avoir ignoré le *struggle for life*, ainsi que l'indifférence et l'ingratitude de ses concitoyens, et celui plus précieux encore d'avoir passé sa jeunesse dans un milieu plus favorable à ses aptitudes.

Ce qui distingue Pierre Courthion, c'est la précocité, la diversité, la densité de son talent.

Le cas n'est pas banal, en effet, pour un Valaisan sorti d'une vallée essentiellement pastorale et paysanne, d'avoir à 25 ans, exposé plus de vingt toiles avec succès dans une ville comme Genève, d'avoir avant la trentaine entrepris sous les auspices de la Nouvelle société helvétique, une série de conférences sur l'histoire de l'art dans des grandes villes comme Rome, Milan, Bruxelles, Rotterdam, Paris¹ ; d'avoir professé l'histoire de l'art aux hautes études sociales de Paris ; d'avoir été choisi comme chroniqueur artistique par la *Revue hebdomadaire* et les prin-

¹ Sous le patronage du Département de l'Instruction publique, il donna en Valais, en 1933-34, une série de conférences sur *L'Esprit de l'art chrétien*.

cipaux quotidiens de France et de Belgique ; d'avoir été nommé chef adjoint de la section des relations artistiques à l'Institut international de coopération intellectuelle ; et surtout d'avoir publié une série d'ouvrages qui le placent parmi les premiers critiques d'art contemporains : *Evolution de l'art moderne*, *Couleurs*, biographies d'Eugène Delacroix¹, d'André Lhote, de Raoul Dufy, de Nicolas Poussin, de Gustave Courbet, de Claude Lorrain, de Gino Severini, de Gabriel d'Annunzio, *Panorama de la peinture contemporaine*, *A Genève avec les Töpffer*.

Point essentiel à relever : il n'y a pas trace d'effort, de sécheresse, de pédanterie dans l'érudition encyclopédique de P. Courthion. Ce puits de science a le don de rendre la science aimable et populaire. L'œuvre d'un maître ou le panorama de la peinture d'un peuple ou d'une époque sont par lui présentés, commentés, synthétisés, avec autant de précision scientifique dans le fonds, que de netteté et d'agrément dans la forme, et éclairés par la littérature, la musique, la sculpture et l'architecture contemporaines.

Cet exceptionnel *curriculum vitae* provoque la surprise et l'admiration. Faut-il s'étonner que si jeune encore, le Conseil fédéral ait appelé Courthion à la direction de la Maison Suisse à la Cité Universitaire de Paris et le Conseil d'Etat valaisan au poste d'archéologue cantonal ?

« Ce qui caractérise essentiellement la manière de P. Courthion, écrivait Virgile Rossel, c'est qu'il n'aime point à perdre ses pas dans ceux des autres. Il va son chemin, il est franc de tout parti-pris, et il sait n'admirer qu'à bon escient. Au surplus, son style qui a parfois quelque tendance à la préciosité et qui ne redoute point d'être moderne, a infiniment de charme et de vie. »

La Société des gens de Lettres de Paris lui conféra le prix Jourdain pour l'ensemble de ses œuvres de critique d'art. Ces qualités de critique se retrouvent dans l'écrivain. Au surplus et pour notre joie, P. Courthion ne néglige pas la littérature d'imagination. Ne commit-il pas, à peine sorti de l'adolescence, un petit roman d'aventures et plus tard (1933) une savoureuse nouvelle, souvenirs de vacances : *Suite montagnarde* ?

¹ La vie romancée de Delacroix, dans la collection : « La Vie des hommes illustres », avait atteint en 1938, sa 13^e édition : c'est le plus gros succès de librairie d'un Valaisan.

En 1940, la Société des écrivains suisses lui accordait, à lui et à Zermatten, une place dans son recueil : « Vingt-huit écrivains de Suisse romande ». Par un geste touchant de piété filiale, c'est à son père et à ses vallées natales : la grande vallée du Rhône et la vallée latérale de la Dranse, qu'il dédie sa gerbe sous le titre : *C'est une grande feuille*.

Point n'est besoin de longues citations pour caractériser son genre :

« C'est un pays où tout pétille, le vin, les yeux, et l'air qu'on respire, une terre de bénédictions et de communes agitées, un rocher imprenable où les hommes sont eux... »

Vu d'en haut, c'est une immense feuille. Au milieu, le fleuve et toutes ces nervures de chaque côté par où se déversent les torrents... »

Le nouveau roman que prépare P. Courthion ne pourra qu'asseoir sa réputation d'écrivain, puisque celle de critique d'art est déjà assurée.

Jean Graven

Né à Sion en 1899, J. Graven fit son droit aux Universités de Genève, dont il fut lauréat, et de Berne, avant d'être nommé greffier du Tribunal fédéral des assurances à Lucerne. J. Graven est avant tout juriste, un juriste que n'a pas déformé ni déçu la pratique du barreau et qui sait que l'histoire et la philosophie doivent intervenir dans l'étude du droit. Aussi bien allie-t-il à une sérieuse formation professionnelle, couronnée par une thèse qui fit sensation sur *l'Evolution du droit pénal valaisan*, une vaste érudition et une curiosité qu'aucun sujet ne laisse indifférent. Il est né coiffé et tout ce qu'il entreprend : jurisprudence, histoire, essais, traductions, critique littéraire, poésie, porte le cachet et la solidité de la clarté, de la précision, de la distinction. Il semble avoir pris pour devise le précepte de Caton : *Argute loqui* et si j'étais qualifié pour faire partie d'un jury chargé de classer par ordre de mérite les représentants du Valais littéraire actuel, je n'hésiterais pas à lui assigner le troisième rang à la suite de M. Zermatten et de P. Courthion : ils sont à eux trois les chefs de file, mieux encore l'Etat-Major de l'équipe qui monte.

A peine parue sa thèse de doctorat, prémice d'une carrière prometteuse, il assumait, à l'occasion du troisième centenaire de son supplice, la réhabilitation romancée du chevalier Antoine Stockalper, un aïeul du côté maternel, victime de sa fidélité à l'évêque Hildebrand Jost. Il y aurait dans ce sombre épisode de notre histoire matière à un drame que peut-être il tentera.

En 1938, à la demande de la Société suisse des juristes, il a écrit sur la question discutée du *Jury* une étude brillante et en quelque sorte définitive, suivant le témoignage qui lui fut officiellement rendu.

En 1934, il publiait une traduction du roman de Cécile Lauber, le *Péché contre les petits*. La même année, il collaborait, avec son ami le musicien Georges Haenni, au *Jeu* de la première fête valaisanne des vendanges. Il ne se passe pas d'année où il ne publie quelque mémoire sur des sujets de droit ou d'histoire du droit, quelque traduction, des poèmes ou des articles divers. Nos *Annales Valaisannes* se flattent de sa collaboration régulière. Il leur a réservé entre autres (1932) une version valaisanne de la Chronique du Lucernois Schilling. Des *Images d'Espagne*, rapportées d'un voyage dans les Asturies et la Castille en 1938, immédiatement après la guerre civile, vont voir le jour.

J. Graven vient d'avoir 40 ans. Ses facultés sont à leur zénith. Il a en chantier plusieurs volumes de prose et de vers, mais aussi exigeant pour lui-même qu'indulgent pour les autres, il ne les livrera à l'impression que lorsqu'il leur aura donné le modelé, l'achevé désirable.

Son œuvre, la plus secrètement chère et cultivée, en grande partie déjà réalisée mais que des intimes privilégiés seuls connaissent, est une *Symphonie valaisanne*, en plusieurs parties ou volumes, dans laquelle il ambitionne de donner au Vieux Pays, tel qu'il fut et tel qu'il est en train de disparaître, « à ce vieux pays silencieux dont les prophètes se taisent », suivant Rilke, mais ne veulent pas se taire indéfiniment, un monument poétique digne de lui et de son expression plastique durable. Du domaine lyrique et descriptif (*Pays en fleurs, Noble contrée, Chant de la plaine et des monts*) à celui du folklore, des mœurs et des traditions (*Veillées et chansons, le Livre des Légendes*, etc.), c'est tout le trésor national qu'il célèbre,

tantôt en fresques larges et austères, tantôt en pièces d'allure légère et pleines de bonhomie, mais toujours d'une égale sensibilité, d'une égale ferveur et d'une égale rigueur de forme. Puisque c'est en les citant qu'on risque le moins de trahir les poètes, écoutons préluder J. Graven :

O verger des terres romandes
Riant d'abeilles et d'oiseaux,
Et captant le bienfait des eaux
Aux purs glaciers de tes légendes,
Valais, étalé sous le ciel
Comme une corne d'abondance,
Plein de la munificence
Des vins de feu, des fruits de miel ;
Et toi, Ville, honneur de la plaine,
20c Cuve de ~~vin~~ et frais jardin,
Mélant les remous de ton vin
Au murmure de tes fontaines,
Souriez au jour printanier,
Festonnez-vous de clairs feuillages,
Accordez chansons et ramages
Sous la treille et sous l'amandier,
Pour célébrer à son mérite,
Du plus haut clocher des coteaux
A leur plus rustique guérite
Le Maître qui vous fit si beaux.

Le Valais fut-il jamais honoré en accents d'un tel lyrisme ?

Les Giettes, s/ St-Maurice, janvier 1941.

J.-B. BERTRAND

A suivre.

LA LITTÉRATURE VALAISANNE CONTEMPORAINE *

Marcel Michelet

Ce chanoine de l'Abbaye de St-Maurice, Dr en théologie et en philosophie, est né en 1906 à Haute-Nendaz. En 1938, il écrivait, en collaboration avec son confrère, le chanoine Dayer, une biographie romancée de son bourgeois, le chanoine Pierre Bourban, et, en 1939, un commentaire de haute exégèse sur les *Béatitudes*. Subitement, en 1940, il s'imposait à l'attention du public par son *Village endormi*, roman qui pourrait être une autobiographie où il décrit la vie intime, calme et rythmée selon l'ordre des occupations et des distractions hivernales, d'une brave famille de paysans dans le cadre d'un village alpestre. Emaillé de traits tour à tour amusants et émouvants, rayonnant de foi, de tendresse et d'optimisme, ce livre témoigne d'une psychologie subtile et d'une formule d'expression très personnelle, à la fois simple et choisie.

La sympathie aidant, d'humbles modèles, insignifiants pour le profane, sont comme idéalisés et haussés à la taille de types représentatifs d'une région et d'une race que le « progrès » s'apprête à dénaturer et à banaliser.

Depuis le *Village dans la montagne*, de Ramuz et de Bille, jamais la vie d'un village valaisan n'avait été étudiée avec autant de compréhension et d'amour. Aussi est-ce avec impatience que nous attendons le pendant que M. Michelet nous doit : « Le Réveil du Village ».

André Closuit

André Closuit appartient à l'une des plus anciennes familles bourgeoises de Martigny où il naquit en 1899, ce qui explique la remarque de Jean Nicollier que « l'inspiration autochtone habite en lui et plie sa main à ses capri-

* Cf. *Echos*, avril-mai 1941.

ces autoritaires ». Maniant avec une égale dilection le pinceau (il a exposé à Zurich et à Lausanne entre autres), le crayon et la plume, cet artiste délicat et raffiné aurait, avec moins de timidité, mis son nom en vedette dans le monde romand des livres et des arts. Mais il s'efface à tort et de plus en plus, ne pouvant ou ne voulant se prêter au tam tam de la réclame, Closuit voit en peintre, sent en poète et écrit en styliste qui pousse jusqu'au scrupule le souci de la forme. A remarquer la tendance de Closuit à décomposer ses phrases en hexamètres. Il illustre lui-même ses ouvrages de dessins à la plume ou au crayon.

Dans ses *Images d'un pays* (1928), il nous initie au plaisir qu'il éprouve personnellement au contact ou au spectacle des êtres les plus familiers : le curé, le notaire, le régent, le paysan, l'âne, la chèvre, et des choses les plus communes et pourtant les plus sacrées : la vigne, le vin, le foin, le blé. Suivirent, marquant un constant progrès, les *Contes des Vignes et des Montagnes* (1930) et un *Crime au Village* (1934), recueil de nouvelles d'un saisissant réalisme, toutes inspirées par des types ou des sites foncièrement valaisans. Des drames domestiques y côtoient des historiettes cocasses et le grave conteur se double par ci par là d'un pince-sans-rire insoupçonné.

André Closuit, qui a plus d'une corde à son arc, a aussi abordé le théâtre : la troupe de Finhaut a joué de lui en 1938 le *Pèlerin anxieux*, une pièce peut-être trop relevée pour une scène de village et qui est restée inédite. Il n'a publié que trois de ses œuvres sur les sept ou huit qu'il a écrites en réalité, et garde en portefeuille un roman, un drame en deux actes : *Le Brouillard sur le col*, deux recueils de nouvelles et un de petits poèmes en prose.

Lucien Lathion

Ressortissant de Nendaz, où il naquit en 1893, il quittait déjà le gymnase de Sion après la V^e littéraire pour entrer au service des C.F.F. Mais les lettres de voiture ne lui firent heureusement pas perdre le goût des lettres tout court. Il est actuellement chef de gare à Sierre. Bien qu'absorbantes et lourdes de responsabilité, ces fonctions garantissent à leur bénéficiaire une sécurité qui se reflé-

chit dans le moral en jovialité, en débonnaireté et en la sérénité digne d'un sage antique.

Dans ses loisirs, Lathion pince ou plutôt pinçait de la lyre qu'il excellait à accorder et qu'il eut tort de briser. La preuve en est ses *Heures pensives* (1926), sonnets et poèmes d'une facture impeccable et d'une sensibilité frémissante. Le poète doit se contraindre pour afficher du dégoût ou du scepticisme, alors que la bonté et la santé éclatent dans chacune de ses strophes. Écoutons-le :

Mes rêves sont subtils, mes bonheurs délicats :
Dans le royaume des livres, je me pavane,
Et j'éprouve, à toucher leurs beaux flancs de basane,
Le seul plaisir humain dont je fasse un peu cas.

Que m'importent les sots et la hargne et l'envie,
Puisque, cherchant le beau dans les livres païens,
Je m'occupe à bercer par l'étude la vie.

Depuis qu'il a répudié Polymnie pour Clio, l'ondoyant Lathion s'est adonné surtout à l'histoire littéraire (il s'est spécialisé dans les recherches sur les passages ou séjours en Valais des romantiques, Châteaubriand, de Sénancourt, Dumas, Georges Sand).

Albert Maret

Né à Champsec (Bagnes) en 1900, ingénieur-électricien à Oerlikon, Maret contraste avec ses prédécesseurs entre-montants, les Besse de Larzes, Charvoz, Fellay, par l'élan de ses effusions et son esprit de nouveauté. Dans son *Flux des Heures* (s. d., autour de 1922), il nous ouvre son âme, théâtre d'un conflit entre le Désespoir et la Foi, laquelle finit par l'emporter :

Je suis las de toujours poursuivre
Les ailes d'or de mes visions ;
Je trébuche comme un homme ivre
Tourné vers le grand horizon,

Maret avait dû méditer autant le *Livre de Job* que les *Fleurs du Mal* de Baudelaire ou les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle. Il possédait à un haut degré, si haut qu'on s'essouffait parfois à le comprendre, le don de

s'exprimer en symboles et en métaphores ; il affectionnait les néologismes hasardés et les épithètes rares. Mais comme ses émules, Lucien Lathion et Marc Pont, dont les *Lèvres décloees* se refermèrent bientôt, il est descendu depuis longtemps du Parnasse, la terre ferme leur offrant des réalités plus consistantes.

Charles Denier

Bourgeois de Liddes, mais né à Martigny en 1894, Charles Denier commença le gymnase au collège St-Michel à Fribourg, puis se lança dans le commerce. Il est établi à Lausanne où il s'occupe de radiophonie et de photographie. Jeune encore, il sent sourdre en lui un besoin impérieux d'écrire. Comme sa facilité est grande, il tâte de tous les genres. Il publie des poèmes : *L'Archange*, évocation de souvenirs d'enfance où la mélancolie et la tendresse filiale se nuancent d'amertume ; *Le Balcon*, *Sous le ciel*, *Nativité*, poèmes religieux ; des romans alpestres : *L'Etreinte* (1921) parut d'abord en feuilleton dans la *Gazette de Lausanne* sous le titre *Jean-Marie et Valentine* et fut primé par la Fondation Schiller, puis *Les Joueurs de musique à bouche* (1928) dont la valeur fut reconnue par la *Bibliothèque universelle* qui en publia des fragments.

Après six ans « de silence et de luttes », l'écrivain rentre en scène (1934) avec un volumineux bagage qui n'est plus, et pour cause, signé du pseudonyme suggestif d'*Antée*, Denier ayant découvert de nouveaux filons d'inspiration dans sa patrie adoptive. Signalons : *Mon gosse et moi*, roman moderne, *Cercueils de réserve*, *Le Fils de Lady Chatterley*, *L'Enfant*, drame moderne, *L'Etagère aux cristaux*, *Dernier jeu*, *Patrie*, poèmes, et un gros ouvrage de métaphysique : *L'Eveil*, pas moins, sans compter des chansons, des sketches, etc. Une production aussi abondante, aussi dispersée suppose fatalement une valeur inégale, et j'ai l'impression que celle des œuvres du début, spécifiquement valaisannes, l'emporte sur celle des suivantes.

Denier avait un genre à lui, et, quoiqu'il s'en défendit, apparenté à celui de Ramuz : un style robuste, tout en nerfs et en muscles, un réalisme de bon aloi, frisant parfois la brutalité, un don de décrire qui laisse aux scènes

successives, présentées sans apprêts ni artifices, en phrases simples, heurtées, saccadées, le soin d'intéresser et d'émouvoir le lecteur. Mais dans la seconde série de ses œuvres, l'écrivain n'aurait-il pas sacrifié à un symbolisme outré ? Nous écarquillons les yeux devant des vers comme ceux-ci :

Agathe en verre pour les Anges, toute bleue :
Un œil. L'autre honteux, ne m'en souviens pas bien,
Lui modeste et blanc de la tête à la queue
Et rempli de bonté, non de chat, mais de chien.

(*Larmes de lune*).

Alphonse Mex

Bien que né à Yverne en 1888, élevé dans le canton de Vaud et domicilié à Territet où il est inspecteur d'assurances, Alphonse Mex est resté fidèle à son canton d'origine. Bagnard, il aime faire des séjours et se retremper au hameau familial. Par contre, comme écrivain, c'est dans son canton d'adoption et surtout dans le Grand District qu'il trouve de quoi satisfaire sa verve insatiable. Encore un qui abuse de sa facilité ; grandi dans le vignoble, il sait que la qualité de la récolte est généralement en rapport inverse de la quantité... Il a pourtant de l'esprit de reste, de l'entrain et le sens du comique, de la satire et de la mystification. Aussi bien, à ce disciple de Démocrite, le conte gai, alerte, la vaudoiserie conviennent-ils mieux que le drame et le roman à thèse. Voici quelques-unes des œuvres de ce rival de Marius Chamot : *La politique à Sami* (1923), comédie en 4 actes qui a dépassé 50 représentations ; *En marge du code* (1924), vaudeville¹ ; *Mystification* (1925) ; *Conscience*, drame social contre l'alcoolisme ; *Le Jardin du mal* (1930), roman social contre les stupéfiants ; *Amour et politique*, scènes vaudoises ; *La Main noire* (1935), sorte de roman policier, pétillant de fantaisie ; *Le Carnaval des flibustiers et Oiseaux de passage*, comédies ; *La Cour des miracles*, farce ; les *Contes du pays romand*, etc.

¹ A. Mex a été greffier du juge de paix d'Aigle.

Gaspard Darbellay

Né à Liddes en 1893, établi à Lausanne comme employé de banque, Gaspard Darbellay est resté attaché à son village d'origine par le fil merveilleux des souvenirs d'enfance. La carrière littéraire de Darbellay s'annonce en 1928 par les *Solitudes bucoliques*, tableautins pleins de fraîcheur et de naïveté de paysages et de mœurs agréables. Le roman *Augustin Dorsa, Valaisan*, accueilli d'abord en feuilleton par la *Gazette de Lausanne* et emprunté à Liddes et à ses hameaux, séduit par ses descriptions puissamment objectives.

D'autres amateurs

D'autres amateurs, pour être moins connus ou avoir renoncé ou hésité à publier leurs œuvres, ont eux aussi contribué à l'enrichissement de notre patrimoine culturel. Je continuerai à ne nommer que les vivants — à l'exception toutefois de *Pierre Bioley*, (1880-1929), de St-Maurice, pharmacien, dont les chansons livrées au compositeur Arthur Parchet ont de l'humour et de l'enjouement, mais qui, plus souvent, la malchance s'acharnant sur les êtres inoffensifs et sensibles, se chanta à lui-même de mélancoliques complaintes — les morts ayant déjà été recensés, soit dans l'*Anthologie* de M. Henri Bioley, qui y a réservé à quelques-uns une place dont ils auraient été les premiers surpris, soit dans mon *Valais intellectuel*. Citons-les sommairement par rang d'âge :

Le chanoine de Sion *Candide Fellay*, du Châble, né en 1859, longtemps curé de Collombey, a été couronné en 1922 aux jeux floraux de Toulouse avec la distinction de la Fleur d'Or pour des poésies candides comme son prénom¹.

Le Dr *Maurice Charvoz*, de Bagnes également, né en 1865, négociant retraité, possède un cerveau à multiples registres mais capricieux. Il passe de la biologie à la philosophie, saute de la médecine à la sociologie, vole de

¹ M. Fellay est mort en janvier, quand ces pages étaient déjà écrites.

l'histoire et de la politique à la poésie, sans compter la traduction des œuvres du Tessinois Roméo Manzoni. Il a publié en 1909 un volume de gracieuses poésies, *Edelweiss*, où perce quelque doctrinarisme.

François Delacoste, né en 1874, de Monthey, ingénieur forestier, a, depuis une quinzaine d'années, un recueil de poèmes prêt à l'impression. La mine qu'il explore avec le plus d'aisance est le genre badin, un peu moqueur et bougon : on n'est pas de Monthey pour des prunes.

Le Dr *Pierre Besse*, de Bagnes, né à Riddes en 1877, professeur à l'Université de Genève, a déposé la plume pour le scalpel, et c'est dommage, car ses *Essais de Littérature alpestre* (vers 1900) décelaient de vraies dispositions pour les lettres.

Philippe Farquet, né en 1880, de et à Martigny, est un autodidacte devenu habile ouvrier de la plume. Fervent de botanique, il fleurit avec tout ce que ce verbe comporte de fraîcheur, de parfum, de coloris, les monographies régionales ou les réminiscences historiques qu'il communique à la presse presque chaque semaine.

Céline Renaud, de Monthey, et *Alfred Delavy*, de Vouvry, apportent une note de mignardise et de sentimentalité dans leurs croquis hebdomadaires de paysages et de personnages, ou de vie familiale et villageoise.

Clément Bérard, né en 1892, du Levron, instituteur à Sierre, a composé deux recueils, l'un de légendes, de traditions, de coutumes, *Au Cœur du Vieux Pays* (1926), l'autre de contes médiévaux destinés spécialement à la jeunesse, *Fritz le Hardi*.

Jean Broccard, d'Ardon, né en 1900 et fixé à Martigny, le cœur en écharpe, confesse avec la franchise de Diogène son désarroi, ses tristesses, ses rancœurs dans *Voix crépusculaires* (1940) :

Mon âme est un étang qui rêve au clair de lune.
Son eau profonde frissonne dans la nuit ;
Les grands loups de la Faim, les loups de l'Infortune
S'y donnent rendez-vous quand leur espoir s'enfuit.

Victor Dupuis, né en 1908, avocat et publiciste à Martigny, vient de publier une plaquette de vers et de prose : *Images* (1940), choix d'impressions « fugitives » et d'aphorismes « sans valeur » (que de sévérité pour lui-même !), où s'affirment un esprit observateur et une âme portée à la méditation et à la contemplation.

Il y a une vingtaine d'années, les deux frères *Bernard* et *Maurice de Lavallaz*¹, de Monthey, aujourd'hui l'un industriel et l'autre notaire, ciselèrent des sonnets héroïques qui ne manquaient ni de souffle ni d'habileté. Leur ferveur poétique eut, hélas ! la durée d'un feu d'artifice ; ils furent bientôt repris, comme tant d'autres, par le prosaïsme des affaires et de la politique.

De quelques Confédérés

D'aucuns accuseraient ma nomenclature d'être incomplète, injuste et ingrate, si elle n'englobait quelques Confédérés devenus en quelque sorte Valaisans soit par leur naissance, soit par un séjour prolongé, soit par l'attachement effectif qu'ils portent à notre canton. Deux d'entre eux, Edmond Bille et le chanoine Poncet, ont même reçu la bourgeoisie d'honneur des communes de Chandolin et de Finhaut.

Mentionnons-les par ordre d'ancienneté.

Albert Duruz, alias *Solandieu*, Fribourgeois, né en 1860, fonctionnaire à Sion, puis retraité C.F.F., qui, pendant 35 ans, s'est appliqué avec une persévérance, une sympathie et un enthousiasme des plus louables à célébrer le Valais traditionnaliste et pittoresque. (*Par les sentiers*, croquis, *Légendes valaisannes*, *Petites chroniques valaisannes*, *Ames de paysans*, *Rupture*, romans ; les *Châteaux valaisans*, le *Valais pittoresque*, etc.)

Charles Haegler, Bâlois par son père et Valaisan par sa mère, est né à St- Maurice en 1875. Depuis 40 ans et plus,

¹ Décédé depuis lors.

— notamment dans le *Nouvelliste valaisan* qu'il fonda en 1902 et rédigea sans interruption, — il œuvre avec un brio, une lucidité, une verdeur d'esprit qui triomphent des obstacles, des épreuves et des déceptions.

M. Haegler, pseudonyme *Charles St-Maurice*, a sans doute adopté pour ligne de sa conduite professionnelle et politique (il fut conseiller et juge de commune, et il est actuellement préfet de district et député au Grand Conseil qu'il présida), l'optimisme, la confiance, l'espoir qu'il prêchait dans un volume : *La joie d'être*, publié en 1900.

Edmond Bille, Neuchâtelois, né en 1878, fixé depuis sa jeunesse à Sierre et à Chandolin. A côté du pinceau et du burin, Bille manie une plume qui ne leur cède en rien en vigueur, en franchise, en originalité ; car, qu'il peigne ou qu'il écrive, il a un style qui ne doit rien à personne. Il a publié un carnet de voyage en Islande enrichi de pointes sèches : *Cap au Nord* (1928), des souvenirs autobiographiques : *Les Heures valaisannes, Ombres portées* (1931), et, tout dernièrement, *Carquois vide*, qui nous restitue le temps de la « dernière grande guerre ». L'ancien rédacteur-illustrateur de l'*Arbalète* (1916) n'a jamais dépouillé son faible pour l'ironie et la satire et ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, car il ne dépasse pas trop la mesure.

Après s'être fait assimiler par le Valais, c'est lui qui s'est assimilé le Valais dont il a fait un décor de vie patriarcale et fruste. L'hommage qu'avec la collaboration de Ramuz, alors à ses débuts, il lui rendit en 1908, *Le Village dans la montagne*, reste, avec les *Quatrains* de Rainer Maria Rilke, l'un des plus magnifiques et précieux qu'il ait jamais reçu de ses admirateurs.

Vérifiant l'adage que bon sang ne saurait mentir, *Corinna* et *René-Pierre Bille* suivent dignement les traces paternelles. La première s'est révélée dans un récent concours et le second a publié déjà deux plaquettes de vers : *Impulsions* (1938) et *Terres sauvages* (1940). Si ces primeurs ont l'abandon, la curiosité, la fougue de la jeunesse, elles en ont aussi l'inexpérience, la gaucherie et cette tendance si commune aujourd'hui à s'émanciper des règles classiques de la prosodie.

Louis Poncet, Genevois, né en 1898, chanoine de l'Abbaye et curé de la paroisse de St-Maurice. Pendant son ministère à Finhaut, il y fonda le *Théâtre valaisan* destiné « à jouer dans son petit théâtre de bois, des pièces du terroir, écrites pour des montagnards et jouées par eux ». Quoiqu'ayant vu beaucoup de pays, puisqu'il couronna ses études à Rome et qu'il s'en fut jusqu'en Extrême-Orient organiser les missions de l'Abbaye de St-Maurice, il s'en est tenu jusqu'ici à un répertoire exclusivement valaisan : s'adressant à notre peuple il s'est appliqué à s'en adapter l'âme et l'esprit : cette sympathie lui valut la bourgeoisie d'honneur de Finhaut et ce Valaisan de choix l'est ainsi devenu de droit ; sa nouvelle patrie peut être fière de cette acquisition. Car M. Poncet a le sens inné du dramatique. Sur les bancs du collège déjà, il amusait ses camarades par des piécettes de circonstance. Sa première pièce livrée au public fut *Les Sarrasins au Couvent*, jeu en un acte joué par les collégiens de St-Maurice en 1923. C'est avec un égal bonheur qu'il affronte le drame (*L'Avalanche*, 1932 ; *L'Auberge du Génépi*, 1937) ; la farce (*Les Rogations*, 1937 ; *Un tiers de mulet*, 1938)¹ ; le mystère (*Terres romandes*, martyre du Roi Sigismond de Bourgogne joué lors du Tir cantonal valaisan en 1937 ; *La Passion des Martyrs d'Agaune* représentée à l'occasion du pèlerinage vaudois à St-Maurice, le 22 septembre 1940).

Contraint de proportionner à des ressources matérielles réduites la réalisation de vastes ambitions patriotiques, religieuses et esthétiques, M. Poncet s'entend à tirer d'une intrigue peu compliquée et d'une mise en scène simplifiée, le maximum de surprise, de gaieté ou d'émotion. Si dans leur concision, ses drames ont de la rudesse et de la violence, ses comédies, ses farces plutôt sont marquées au coin d'une bonne humeur communicative et d'une drôlerie irrésistible. Quant à ses mystères, M. Poncet eut l'ingéniosité et la bonne fortune d'en pouvoir rehausser l'effet par l'accompagnement de musique et de chœurs dus au maître Broquet, son talentueux confrère.

¹ *Le Vieux Pays* de St-Maurice a joué en 1939 une autre comédie inédite de lui : *Grégoire et Florine*, accompagnée de chants et de danses.

André Marcel enfin, Vaudois, est journaliste à Sion. La polémique et le pamphlet sont plus son fait que le reportage des nouvelles et la revue de l'actualité. Sa plume est volontiers acérée, trempée dans un picrate concentré. Ce disciple d'Henri Rochefort et de Georges Clémenceau, qui aurait fait florès en France au temps épique de la *Libre Parole* et de l'*Intransigeant*, est à l'occasion mordant, caustique, rosse, voire féroce. Je plains ses victimes ou ses adversaires qui le prennent au sérieux ou au tragique, mais, comme tous les impulsifs, il a par ailleurs des réserves de délicatesse et de générosité qu'il sort à bon escient. Sa verve malicieuse et caustique, prompte à saisir l'envers des gens et des choses, se donne le même libre cours dans ses revues et pièces de théâtre, dont il publia quelques-unes dans le *Mois théâtral*, la nouvelle revue des auteurs de la Suisse romande : *Les dernières nouvelles*, *La Foire au mariage*, *La Présentation*, *Le Règne de la Justice*.

* * *

Je m'arrête, pour votre plus grand soulagement, sans aborder nos écrivains d'Outre-Raspille, ni nos historiens, ni nos théologiens, ni nos naturalistes¹, espérant leur consacrer, si Dieu me prête vie et santé, des notices spéciales complémentaires à *Mon Valais intellectuel* devenu aussi anachronique que son auteur.

La plupart des noms que j'ai relevés ont reçu la consécration de la critique et du public ou sont en train de la gagner. Certains même, comme M. Zermatten et P. Courthion ont dépassé, largement dépassé le cadre du Valais et de la Romandie et ont indiscutablement la classe internationale.

On voit quelle est en réalité l'abondance et l'importance du mouvement littéraire contemporain en Valais, auquel dans son récent *Petit panorama des lettres romandes*²,

¹ J'ai traité déjà le *Théâtre populaire* en Valais ainsi que la *Musique* et la *Presse* dans des études spéciales.

² *Portraits d'écrivains romands contemporains* (1940).

M. Edouard Martinet, tout en s'efforçant de lui rendre un juste et sympathique hommage, a fait une place par trop modeste.

La floraison est riche et réjouissante. Jamais nous n'avions assisté, depuis la Renaissance, à un tel essor que la crise et la guerre semblent stimuler plutôt qu'entraver. Le temps perdu a été magnifiquement rattrapé : nous ne sommes pas jaloux de nos Confédérés et moins encore ambitieux de les dépasser, mais, quand même, nous avons souffert si longtemps de notre réputation d'infériorité qu'une revanche, même tardive, ne serait que légitime et raisonnable...

Ah ! qu'il est joli ce conte de Perrault où Cendrillon, la petite souillon méconnue, dédaignée de ses sœurs, finit par devenir princesse !

Les Giettes s/ St-Maurice, janvier 1941

J.-B. BERTRAND

ERRATA

Quelques coquilles se sont glissées dans la première partie de cette étude sur « La Littérature valaisanne contemporaine ». Nos lecteurs voudront bien rectifier dans les « Echos » d'avril-mai 1941 :

- page 87, ligne 36, lire 1913 au lieu de 1911 ;
- p. 93, ligne 7, lire *Dufy* au lieu de Dupy ;
- p. 95, ligne 36, lire *veulent* au lieu de voulant ;
- p. 96, ligne 15, lire *roc* au lieu de vie.



